

Délire du vivre/délire du dire dans *Voyage au bout du délire* de Zoubeida Mameria

Delirium of living / delirium of saying in *Voyage au bout du delirium* by Zoubeida Mameria

Assia Kacedali
Université d'Alger 2
assianice@yahoo.fr

Reçu le 06 mai 2019 Accepté le 15 juillet 2019

Résumé : Le propre de la littérature algérienne depuis son avènement et durant ces diverses mutations, est d'être en prise directe avec l'Histoire et avec l'actualité du pays. Le roman de l'écrivaine Zoubeïda Mameria n'échappe pas à cette règle. En effet, l'écrivaine dans un roman relativement récent publié en 2011, s'inspire de faits réels qui depuis quelques années font souvent les grands titres des journaux : Il s'agit de la question des *harraga*. Rappelons que cette écrivaine s'est particulièrement intéressée à la jeunesse dès son entrée en littérature. Elle renouvelle l'expérience avec ce roman qui traite cette fois du désespoir d'une jeunesse sans espoir, sans avenir mais qui sait malgré tout raconter son histoire avec des mots qui lui sont propres, qui sait faire preuve d'invention langagière pour dire ses maux. Nous nous proposons donc dans cet article d'analyser comment cette écrivaine met en scène ce phénomène social lié à une politique qui n'a pas su assurer à une grande partie de la jeunesse les conditions élémentaires pour que celle-ci puisse réaliser ses rêves et aspirer à un avenir serein ? Comment Zoubeïda Mameria réussit-elle à montrer que cette situation n'est pas le fait de quelques-uns mais traduit un sentiment de mal-vie généralisé ? Par quel subterfuge d'écriture rend-elle l'absurdité de ces existences ?

Mot-clés : -Délire -vivre -harraga -roman - Zoubeida Mameria

Abstract: The peculiarity of Algerian literature since its inception and during these various changes, is to be in direct contact with the history and current affairs of the country. The novel by writer Zoubeïda Mameria is no exception to this rule. Indeed, the writer in a relatively recent novel published in 2011, draws inspiration from real events which in recent years have often made headlines in the newspapers: It is the question of the harraga. It should be remembered that this writer was particularly interested in the young when she entered literature. She renews the experience with this novel which deals this time with the despair of a youth without hope, without a future but who nevertheless knows how to tell his story with words of his own, who knows how to show linguistic invention to say his ailments. We therefore propose in this article to analyze how this writer stages this social phenomenon linked to a policy that has not been able to ensure for a large part of the youth the elementary conditions so that they can realize their dreams and aspire to a serene future? How does Zoubeïda Mameria manage to show that this situation is not the fault of a few but reflects a feeling of general ill-life? By what writing subterfuge does she make the absurdity of these existences?

Keys-words: -delirium -live -harraga -novel - Zoubeida Mameria

INTRODUCTION

Dans ce roman publié en 2011, l'écrivaine s'inspire de faits réels qui depuis une vingtaine d'années sont régulièrement rapportés dans la presse : il s'agit des harraga définis ainsi parce qu'ils brûlent leurs papiers pour pouvoir partir clandestinement par la mer et rejoindre l'autre rive de la Méditerranée avec l'espoir de trouver cet Eldorado que leur font miroiter les medias européens. La littérature s'est emparée de ce phénomène et très vite plusieurs romans traitant de l'immigration clandestine apparaissent dans le champ littéraire maghrébin mais pas seulement¹. Lamine Kouloughli dans son

¹ Des écrivains algériens, tunisiens, marocains mais aussi français comme Laurent Gaudé avec Eldorado, espagnol comme Antonio Lozano avec Harraga en ont fait le thème de leurs romans.

recensement des écrits sur ce thème² montrent l'intérêt des écrivains du pourtour de la Méditerranée pour cette obsession des jeunes et des moins jeunes à partir coûte que coûte.

Parmi eux, Zoubeïda Mameria est la seconde femme qui aborde ce sujet³. Signalons que cette écrivaine s'est particulièrement intéressée à la jeunesse dès son entrée en littérature. Elle renouvelle l'expérience avec ce roman qui traite cette fois du désespoir d'une jeunesse oubliée, sans avenir, qui n'arrive pas à trouver sa place dans une société qui elle-même est en pleine mutation. On n'omettra pas de souligner la résonance du titre de son roman avec celui de Céline *Voyage au bout de la nuit*.

1- Un texte-témoignage et référentiel

L'aspect référentiel du texte est flagrant et plonge le lecteur dans des situations qu'il a probablement rencontrées, lui rappelle des événements qu'il a vécus, il renvoie à une actualité qui confère au roman un certain réalisme. Les lieux cités sont immédiatement repérables pour des Algérois et le lecteur n'est pas du tout dépaysé. Le roman raconte l'histoire d'un jeune journaliste, Adam, qui nous fait part de son désenchantement car tout ce qu'il entreprend échoue. Son désir d'être journaliste est sans cesse entravé : le sujet de ses articles, un sujet brûlant, les harraga, ne plaît pas à son directeur. Car c'est un sujet qui dérange : « *Mon article ne fut jamais publié et mit fin à ma période*

² Lamine, Kouloughli, *Ecrits Epars-Liés (1989-2009)*, Edition El-Dar El-Othmania, Alger, 2010.

³ Lamine Kouloughli recense Laila Lalami en 2005 avec un roman écrit en anglais et édité aux Etats-Unis : *Hope and dangerous Pursuits*.

d'essai »⁴. Ses écrits sont en effet trop critiques envers ceux qui détiennent le pouvoir et ne permettent pas aux jeunes de s'épanouir. Ainsi sont dénoncés :

[...] la non-participation à la construction du pays, la dilapidation des richesses, l'abandon, le régionalisme, l'arbitraire auxquels s'ajoutent l'incontestable droit d'aïnesse, les guerres intestines, la flagrante impunité [...]⁵

Accumulation de termes, phrases qui n'en finissent plus de s'alourdir sous le poids des mots attestant de la responsabilité des gouvernements dans la gestion anarchique du pays et d'où découle l'impossibilité de vivre selon ses désirs dans ce contexte-là. Au fil des notes, on trouve des allusions à des événements qui ravivent la mémoire du lecteur algérien : l'immolation par le feu d'un jeune que l'on déduit du vocable « mahroug », le printemps arabe ; les heurts entre étudiants à la cité universitaire. Mais aussi sont évoquées des caricatures parues réellement dans des quotidiens algérois :

Il y en avait une décapante : des Algériens, bons musulmans, en file ordonnée devant le guichet d'une ambassade, attendaient béatement le père Noël, pour les visas. Sur une autre, un jeune enfourchant un baril de pétrole percé, ramait pendant que l'or noir coulait.⁶

Le « Gat m'dégouti » expression propre d'ailleurs à la jeunesse algérienne et personnage des BD de Slim est également cité pour illustrer l'état d'âme de ces jeunes enlisés dans leur mal-être et leur mal-vie. De même, à travers la lettre d'un haraga au Président, une longue liste d'interrogations met bien en évidence l'incompréhension, la révolte et le fort

⁴ Zoubéïda, Mameria, *Voyage au bout du délire*, Éditions Alpha, Alger, 2011, p.20.

⁵ *Ibid.*, p.20.

⁶ *Ibid.*, p.18.

sentiment d'injustice des jeunes devant toutes les portes qui se ferment devant eux :

Comment se fait-il que des jeunes qui ont étudié avec moi ont pu aller ailleurs poursuivre leur formation, ont pu avoir des postes de rêve avec de fabuleuses missions ? Pourquoi, lorsqu'on pense aux jeunes et à la place des jeunes, on pense petit et on leur présente au menu quelques miettes tombées des assiettes garnies ? Pourquoi les crédits alloués aux jeunes par nos banques deviennent-ils microscopiques ? Pourquoi le marché du travail les cantonne-t-il dans l'emploi des jeunes ou les emprisonne dans le filet social précaire et révoquant avec un salaire misérable ? [...]⁷

Un véritable réquisitoire contre toutes les administrations, toutes les institutions, la bureaucratie sourde et aveugle qui multiplie les blocages pour décourager les jeunes se développe au long d'une page. Ces énumérations dessinent le parcours du combattant auquel sont soumis les jeunes qui essaient de se faire une place dans la société. L'écrivain puise dans la réalité quotidienne, et révèle ainsi l'incohérence et l'absurdité de pratiques et d'exigences qui pourrissent le quotidien et annihilent tout projet de vie.

Le procédé d'accumulation est souvent utilisé et accentue le ras le bol, le sentiment de saturation qui explique à un moment donné la décision de tout quitter, de faire le vide pour s'ouvrir à l'inconnu, pour pouvoir renaître ailleurs :

De leur passé et de leur présent, ils font un immense brasier pour un dernier bivouac en bord de mer. Ils y jettent pêle-mêle leur identité, leur famille et même toute la tribu, leur cité, leur immeuble, leur couche sordide, les cris de la mère, les reproches du père et les injures des voisins, leurs bagarres, leur faim lancinante, leur angoisse

⁷ Z. Mameria, *op.cit.*, p.123.

du jour à venir, leurs longues nuits sans sommeil, leur peur, leur courage, leur honte, leurs croyances, leurs connaissances, leurs idoles, leurs amis, leurs amours, leurs désirs, leurs peines, leurs joies aussi [...] ⁸

La liste se poursuit sur la page suivante et semble ne plus pouvoir s'achever. Il faut lire à travers cette énumération de noms qui trahissent tout un vécu dans sa diversité et son hétérogénéité ce désir fou, cette impatience à s'en débarrasser. D'où le rythme haletant que l'énumération imprime à la phrase.

La répétition est un autre procédé d'écriture qui contribue aussi à rendre l'idée de pesanteur, de lassitude ; rien ne se passe pour Adam; le matin, le narrateur réitère les mêmes gestes. Il a l'habitude de lire les journaux et de prendre des notes pour rédiger son article : « *J'arrivai au café habituel pour prendre la table habituelle et, par habitude, je commandai un café que je sirotais en lisant les journaux* » ⁹.

Répétition du même : « *Un nouveau jour, mais le même que ceux passés et ceux à venir* » ¹⁰.

Le retour obsessionnel du mot *haraga* au fil des pages du roman, harcèle le narrateur qui en fait son seul sujet d'écriture, son unique préoccupation. La répétition du terme prend l'allure d'un véritable fantasme dans la majeure partie du roman où il est objet du discours du journaliste en herbe. Il faudra attendre les vingt dernières pages pour que ce fantasme devienne réalité le jour où Adam décide de partir à son tour car se dit-il :

⁸ *Ibid.*, p.119.

⁹ *Ibid.*, p.13.

¹⁰ Z. Mameria, *op.cit.*, p.25.

« Pour comprendre, il faut vivre la chose, aller jusqu'au bout ! En parler ne me suffit plus ! »¹¹.

Le narrateur à la première personne qui raconte la souffrance des jeunes se délivre en même temps de son propre malaise car il partage les mêmes frustrations, les mêmes désirs, il est en butte aux mêmes injustices. Tous appartiennent donc à la même communauté et possèdent un code pour communiquer. Ainsi, le terme *jeune*, fonctionne un peu comme un terme de reconnaissance : « "*Jeune*" est une identité commune, fortement revendiquée. Tous les jeunes Algériens s'y reconnaissent. "*Jeune*" c'est leur histoire à eux »¹².

Aussi le glissement du « je » au « nous » est-il fréquent et inversement lorsqu'il écrit à propos des jeunes c'est de lui-même encore qu'il parle. Cette évidence s'impose à lui en ces termes : « *Je suis un harag ! Tous les jeunes sont des haraga, j'en suis convaincu ! On ne peut qu'être haraga ou mahroug ! Sans issue !* »¹³.

Qui sont ces jeunes ? Ils sont de toute condition sociale et d'appartenance idéologique diverse si l'on se réfère aux personnages de la fiction. Il y a le « *hittiste professionnel* » Bounta, pas mauvais garçon, qui après un mystérieux voyage revient au pays pour prêcher ses nouvelles convictions. Il y a l'ami d'Adam, Amine étudiant brillant mais auquel les circonstances n'ont pas permis de terminer ses études, artiste à ses heures et taxieur la nuit. Il y a l'anonyme, « jeune Algérien diplômé de l'université

¹¹ *Ibid.*, p.125.

¹² *Ibid.*, p.11.

¹³ *Ibid.*, p.28.

d'Alger » qui a écrit une lettre au Président et qui doit embarquer pour la seconde fois pour cet ailleurs tant rêvé et qui va décider Adam à le faire aussi.

2- Hayette, une femme et une vie

Enfin les filles aussi composent ce paysage humain et ont les mêmes préoccupations et les mêmes envies que les garçons. En fait un seul personnage féminin est vraiment mis en scène dans le roman : il s'agit de Hayette, celle qui sera la compagne d'Adam, la lectrice de ses écrits et même à la fin, la rédactrice de la préface à son ouvrage, celle qu'il considère comme son double. Hayette dont le prénom signifie « vie » est une jeune femme mystérieuse. Par certains aspects on pourrait la rapprocher du personnage de Breton, Nadja.

En effet, comme elle, on n'arrive pas à l'identifier. Lors de la première rencontre avec Adam, elle se présente comme « Personne » et ne livre son prénom qu'à la fin de l'entrevue. « Qui était Hayette au juste ? » s'interroge Adam.

Je savais très peu de choses sur cette femme qui avait surgi de nulle part pour m'accompagner dans mes délires.¹⁴

Elle apparaît et disparaît sans prévenir, aérienne et sibylline...¹⁵ ...insaisissable.¹⁶

Le lecteur également a du mal à la cerner et glane des bribes d'informations au fil de sa lecture. Elle reste une énigme jusqu'à la fin du

¹⁴ Z. Mameria, *op.cit.*, p.87.

¹⁵ *Ibid.*, p.114.

¹⁶ *Ibid.*, p.44.

roman où l'on découvre qu'elle est la cousine d'Adam. Au cours des retrouvailles successives avec lui, on apprend qu'elle est psychologue, que sa vie depuis l'enfance a été faite de « ratages », qu'elle a enfin le désir de partir. Son arrivée par hasard dans la vie d'Adam est pour lui une révélation qui vient combler un manque : manque d'écoute, d'amour et qui rallume son désir de vivre et son inspiration. Hayette devient dès lors sa muse. Pour reprendre les termes de Breton à propos de Nadja, « inspirante et inspirée », elle lui enseigne des leçons de vie et de bonheur : « *C'était elle que je cherchais depuis toujours* »¹⁷.

De même pour Hayette, la rencontre d'Adam la fait exister, exister dans l'écriture du journaliste mais aussi dans la vie réelle, dans le présent. Ayant subi des expériences douloureuses, elle aussi a besoin de se reconstruire, de trouver quelqu'un à qui s'attacher.

Je suis une fille de l'ombre, de la fuite, une virtualité...Je cherche un corps à habiter et un espace pour être. Tes yeux me donnent forme et ton cœur, une âme.¹⁸

Aucun de tous ces jeunes que nous venons de passer en revue ne sont allés au bout de leurs désirs. Leur route est jalonnée d'entraves et de déceptions. Même ceux qui ne parlent pas de partir et qui se résignent à aménager leur existence du mieux qu'ils peuvent y ont probablement songé en silence. Tous sont des candidats potentiels au voyage aventureux. Haraga ils le sont tous, que ce soit mentalement ou physiquement ; que ce soit en chambre ou en mer. Ainsi, Adam qui pendant tout le roman est tourmenté par

¹⁷ *Ibid.*, p. 41.

¹⁸ Z. Mameria, *op.cit.*, p.63.

ce mot de harag mais qui n'a pourtant pas le courage de faire le grand saut révèle ses errances, ses égarements :

Haraga me tient compagnie et m'ouvre des horizons insoupçonnés, un monde parallèle qui m'attire un peu chaque jour. Je voyage ainsi dans mes délires, accompagné du mot *haraga*.¹⁹

Ce terme de délire revient régulièrement dans le texte et caractérise particulièrement le narrateur. Dès l'incipit nous sommes plongés dans l'inconscient de celui-ci en plein cauchemar aux prises avec les mots que les jeunes inventent pour décrire leur exclusion et leurs états d'âme. Ces mots se réveillent dans son sommeil, prennent corps, se matérialisent et manifestent leur agressivité à l'égard du narrateur qui dans le même temps se laisse engloutir dans la mer. Ces mots comme Hogra, Harga, leguia sont tous empruntés au langage algérien et introduisent des significations que la traduction ne saurait rendre complètement. La rugosité de leur consonance pour les deux premiers renforce leur caractère agressif. Ce sont des mots qui laissent des marques sur le corps : « *Les mots manipulaient mon corps. [Leguia] venait et s'installait dans mon ventre* »²⁰.

Les verbes utilisés pour décrire cette descente aux enfers sont l'expression d'une extrême violence : *écraser, broyer, transpercer, déchiqueter, cogner*. Mais cette dérive mentale n'a pas lieu que la nuit. En plein jour, les hallucinations assaillent le narrateur et sèment la confusion dans son esprit.

¹⁹ *Ibid.*, p.85.

²⁰ *Ibid.*, p.14.

Je me laissais aller sur les méandres de mes états d'âme.
J'entrais ainsi dans la zone à risque où depuis un certain
temps, réalité et délire se confondaient.²¹

Je ne savais si je rêvais ou si j'étais en état de veille.²²

Le lecteur lui-même ne sait plus très bien si tout ce qui est raconté
n'est pas pure divagation.

Quant à Hayette elle est perçue à la fois comme une femme réelle, et
parfois comme une chimère. On peut penser qu'elle fait partie de ses
fantasmes, qu'elle y est liée, qu'elle entre dans cette quête d'un autre monde :
« *J'attendais de me retrouver en contact avec le délire, l'irréel et avec
l'insaisissable Hayette* »²³.

Ainsi le récit qui ne cesse de faire des clins d'œil à la réalité prend
parfois une coloration fantastique. Pour introduire la suite de notre analyse,
rappelons la définition du délire : « *Le délire c'est l'état d'une personne
caractérisé par une perte du rapport normal au réel et un verbalisme qui en
est le symptôme [...]* »²⁴. Qu'en est-il du narrateur ? Empêché de s'exprimer
par le directeur du journal qui le rappelle à l'ordre et qui lui ordonne de
changer de sujet, extrêmement concerné par les maux de sa société, Adam
trouve un exutoire dans l'écriture, écriture qu'il qualifie lui-même de

²¹ Z. Mameria, *op.cit.*, p.18.

²² *Ibid.*, p.49.

²³ *Ibid.*, p.44.

²⁴ Le Petit Robert de la langue française 2011.

« frénétique »²⁵ : « J'avais pris la décision d'écrire mon histoire avec les mots et le désordre qu'ils engendraient dans mon esprit »²⁶.

3- Du délire dans/par le langage

Réagissant aux événements qui l'émeuvent, hanté par ce phénomène de la fuite des jeunes, Adam écrit, donne libre cours à une logorrhée qui exhibe l'envie d'exister et qui donne une lisibilité à tous les laissés-pour-compte de la société.

J'écrivais pour renaître.²⁷

J'avais conscience qu'en écrivant je réinventais la vie dans l'espace de l'abandon, de la révolte et de la mort.²⁸

Enfin, pour ne pas sombrer complètement dans la folie, tous les jeunes ne manquent pas d'imagination. S'ils n'ont pas tous le niveau d'instruction et la culture d'Adam, ils sont capables de se créer un langage qui leur est propre pour représenter exactement leurs sentiments, leurs désirs, leur vécu contrarié. Ces mots qu'ils inventent leur permettent d'appréhender la déraison du monde de façon imagée et peut-être avec plus de sagesse, car plus de distanciation.

Mis à part ceux que l'on a déjà cités et qui reviennent tel un leitmotiv dans l'espace du roman, donnant l'impression de tourner en rond, exprimant le profond dégoût d'une jeunesse en dérive, il y en a d'autres qui révèlent le

²⁵ Z. Mameria, *op.cit.*, p89,

²⁶ *Ibid.*, p.70.

²⁷ Z. Mameria, *op.cit.*, p.31.

²⁸ *Ibid.*, p.70.

sens de l'humour de cette dernière qui malgré tout est capable de jouer avec les mots des différentes langues usitées, de faire preuve d'une créativité lexicale qui désamorce les tensions tout en donnant à lire les changements socio-économiques dont elle ne profite pas souvent. L'exemple qui nous est donné est celui de « chitana » que l'écrivain traduit par « diablesse » pour évoquer une des dernières BMW en circulation, voiture inaccessible qui fait tourner la tête en quelque sorte.

Mais il arrive que certains ne se contentent pas de dé-lire un réel dont ils sont exclus, ils décident alors de tout quitter. Les vingt dernières pages du roman racontent l'odyssée malheureuse du narrateur qui entreprend le voyage vers l'inconnu mais échoue dans son entreprise, qui revient et décide de vivre sa vie au lieu de la rêver. Le rêve s'est anéanti ; il faut s'atteler à présent à se retrouver, à recoller les morceaux car on ne sort pas indemne de cette expérience de l'extrême. Le séjour en hôpital psychiatrique nous le fait comprendre. L'écrivaine ne s'attarde pas sur cette dernière partie qui nous montre le personnage en déphasage avec la réalité, qui ne se reconnaît plus.

Conclusion

L'auteure a tenté de montrer que le geste fou de ces exilés de la société est la résultante de la folie des gouvernants qui n'ont pas su prévenir le mal. L'écriture est une thérapie ; pour le personnage de la fiction mais aussi pour l'écrivaine elle-même qui souffre des maux de cette société. Nous laisserons en dernier lieu la parole à l'auteure :

Une histoire n'est qu'une histoire mais elle a le mérite de dévoiler et de ne pas rester muet devant le drame des Haraga. J'ai écrit cette histoire pour essayer de

comprendre et de répondre à une exigence de réponse immédiate²⁹.

Devant l'absurdité et le tragique de ces destinées, d'une jeunesse déboussolée en quête de nouveaux caps, l'écriture est une façon d'y voir plus clair, en tout cas de voyager dans la tourmente humaine.

Bibliographie :

- Kouloughli, Lamine. (2010). *Ecrits Epars-Liés (1989-2009)*. Alger : Editions El Dar El-Othmania.
- Kouloughli, Lamine. « *Harraga* » dans la littérature, URL/ <http://www.lequotidien-oran.com> consulté le 23, 24 juin 2009.
- Mameria, Zoubeida. (2011). *Voyage au bout du délire*, Alger : Editions Alpha.
- Mazauriac, Catherine. (2012). *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris : Editions Karthala.

²⁹ Z. Mameria, *op.cit.*